

Au Musée national des beaux-arts du Québec

## Mitchell – Riopelle, un couple dans la démesure

Monique Brunet-Weinmann

**Jusqu'au 7 janvier 2018, le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) présente en première mondiale l'exposition espérée pendant un quart de siècle : *Mitchell – Riopelle, un couple dans la démesure*. Vingt-cinq ans après le décès de Joan Mitchell le 30 octobre 1992 et quinze ans après celui de Jean Paul Riopelle le 12 mars 2002, dans les salles du Pavillon Lassonde se côtoient les œuvres magistrales d'un couple d'artistes extraordinaire.**

### Révélation au Canada

Il fallait aller au Whitney à New York en 2002 pour recevoir le choc bouleversant de l'œuvre de Joan Mitchell, qui confirme le surnom admiratif que Riopelle attribuait à sa compagne : Joan of Art, quand ce n'était pas Rosa Malheur, selon les jours ou les périodes de leur relation orageuse.

Révélation aussi de onze œuvres de Riopelle jamais montrées ici. Un collectionneur montréalais confie un rare « autoportrait » abstrait, *Self* (1959), sans rapport avec un *selfie* ! L'Ambassade du Canada à Paris prête *Un coin de pays* de 1962, où la forme très colorée, sculpturale, se détache sur la surface blanche. Mais les toiles les plus surprenantes appartiennent à la collection Baltazart-Éon à Paris. *Micmac* (1975), diptyque de 3X4m, est obtenu par report de la partie gauche sur la partie droite, chaque moitié de 2 mètres étant retravaillée, individualisée pour aboutir à un ensemble d'une intense richesse de texture et de nuances. Mais la palme de l'audace revient à un immense triptyque où les deux panneaux extérieurs sont légèrement moins hauts que celui du centre. On y retrouve des traces de reports, technique souvent pratiquée en 1973, mais ici avec une violence qu'on dirait autodestructrice : traitement de la matière à coups de couteau ou avec le manche de la brosse, croute de noirs goudron sur ou sous les blancs, rouge sang opposé aux verts... L'œuvre est intitulée : *De la grande baleine*. Mort ? Assassinat de la grande baleine ? On se croirait trente ans plus tard devant une murale « trash » de Greenpeace ! Hors ces « nouveautés », les chefs d'œuvre abondent.

### Un couple extraordinaire

Ce qui distingue Mitchell et Riopelle, c'est la relation complexe de deux personnalités également fortes, fières, volcaniques, libres, différentes par leurs origines sociales, mais qu'anime un même attachement farouche à leur art.



Joan Mitchell et Jean-Paul Riopelle à Chicago en 1947.

Venus de deux pays séparés par une frontière et la langue, l'Américaine et le Canadien français trouvent leur lieu commun en Île-de-France, dix ans après la fin de la guerre. Il y a là un exemple de destins croisés fascinant, qui partagent une vie commune, malgré les écarts et les crises, durant 25 ans, jouant quelques prolongations après leur séparation en 1978.

Quand ils se rencontrent à Paris durant l'été 1955, Riopelle et Mitchell ont à peu près le même âge, lui né à Montréal en 1923 et elle à Chicago en 1925. Ces jeunes trentenaires ont déjà fait leur marque dans l'art abstrait. Riopelle jouit déjà d'une solide réputation et de relations internationales. Joan Mitchell n'est pas en reste. Jeune femme indépendante, elle s'est imposée dans le groupe des Expressionnistes abstraits. Elle boit, fume, parle, s'habille comme eux. Elle jouit d'un atelier bien à elle depuis août 1952, où elle peint des tableaux de grand format qui révèlent l'influence d'Arshile Gorky et de Wilhelm de Kooning, deux Américains d'adoption. Elle fait une entrée remarquée sur la scène de l'art abstrait avec une première exposition en janvier 1952, où ses toiles immenses remplissent les murs, conjuguant une articulation post-cubiste à l'impact explosif de l'expressionnisme abstrait américain. Son deuxième solo en avril 1953 est commenté par James Fitzsimmons en des termes qui rappellent les métaphores employées à Paris pour évoquer la peinture de Riopelle : expression de « l'ère

atomique, où des faisceaux d'énergie rebondissent sur les murs et ricochent dans l'espace ».

Toutefois, la comparaison s'arrête là où commence l'analyse de la structuration des toiles et du traitement des pigments. Malgré des ressemblances épisodiques et les rapprochements futurs dus à l'inévitable « influence » réciproque, leurs styles resteront personnels, reconnaissables comme des signatures. C'est l'heureuse impression que l'on retire de la magistrale exposition du MNBAQ, preuve de la force des deux protagonistes et de l'inaliénable authenticité de leur art. Ce sont ces rapprochements détectables dans l'objet-tableau que l'accrochage met en lumière, et que les auteurs du catalogue traquent dans leurs études de l'évolution picturale, jusqu'en 1978, date de leur séparation.

### Le catalogue

Un livre de 208 pages à couverture rigide reproduit toutes les œuvres exposées, ainsi que quelques photos, en couleurs. Il est remarquable que les textes soient bilingues : la version française sur la page de droite, l'anglaise à gauche. Cette juxtaposition ne gêne absolument pas la lecture. Par contre, la pâleur de l'encre ne la facilite pas, particulièrement sur la



Joan Mitchell, Sans titre, 1963.



Jean-Paul Riopelle, Vertige, 1962, Musée des beaux-arts de Montréal.

page anglaise, où le texte est encore moins contrasté. En tant que commissaire de l'exposition, M. Michel Martin rédige l'étude principale, « La peinture témoigne », qui suit les parcours croisés ou parallèles des deux artistes, notamment dans la chronologie de plus de 50 pages à la fin du livre. Elle est illustrée de belles photos d'archives en noir et blanc, empruntées à la Fondation Joan Mitchell et à la Succession Riopelle.

### Qualité de la mise en place

Cette exposition place d'emblée notre Musée national, agrandi grâce au Pavillon Lassonde, dans le circuit international de l'art. Dans son allocution d'ouverture, sa directrice Mme Line Ouellet a confirmé que l'adéquation de l'architecture et des œuvres, dans leur démesure, n'est pas un hasard : l'exposition « a été conçue en 2013 en fonction du Pavillon Lassonde, de ses salles immenses, avant même que la première pierre soit posée ». En conséquence, nous assistons à une véritable célébration de la grande peinture abstraite, dont nous sommes invités à contempler la beauté, dans « toute sa force et sa magnificence ». Cet événement devrait devenir un *blockbuster*, sans concessions au populisme, pour les meilleures raisons qui soient : l'amour de l'art et le désir de connaissance.

Monique Brunet Weinmann est une critique d'art, historienne de l'art et une écrivaine qui a notamment publié *Le Souffle et la flamme*. Marie-Alain Couturier au Canada et ses lettres à Louise Gadbois et Jean-Paul Riopelle : des visions d'Amérique.



Claude Desjardins